

## Insertion et responsabilité des jeunes dans leurs lieux de vie

Le Père Jean-Claude Seguin membre du MIDADE<sup>1</sup> a été missionnaire en Bolivie pendant 14 ans. Il travaillait dans la pastorale des jeunes. A son retour en France il y a trois ans il a été nommé prêtre accompagnateur de l'AEP de Montrouge<sup>2</sup>. Au cours d'un entretien il nous a partagé comment l'expérience vécue là-bas lui donne un autre regard sur les jeunes qu'il accompagne ici. Cette expérience nous permet d'interroger à notre tour nos pratiques même si le contexte pastoral est très différent.

### CRD : Pour commencer pouvez-vous nous dire quelques mots sur votre mission auprès des jeunes en Bolivie ?

JCS : J'ai vécu deux séjours en Bolivie, un premier de 9 ans puis un retour en France pendant 7 ans à la demande de mon Evêque, et un de 5 ans.

A l'issue de ces périodes comme j'accompagnais le MIDADE pour l'Amérique Latine, le Conseil Pontifical de l'Apostolat des Laïcs m'a demandé de prendre des responsabilités internationales. Actuellement et depuis trois ans, je suis à mi-temps au service du MIDADE au niveau international, et prêtre accompagnateur de l'aumônerie de l'enseignement public à Montrouge, dans la proche banlieue sud de Paris.

En Bolivie je m'occupais de la Pastorale des Jeunes sur un secteur de 80.000 habitants. Au titre du MIDADE, j'ai aussi exercé au Venezuela, au Pérou, au Brésil et au Chili.

Dans certains pays d'Amérique Latine, pas dans tous, il y a une Pastorale des Jeunes, elle s'adresse aux jeunes qui sont âgés de 15 à 20 ans. Elle a deux objectifs proposer la Confirmation aux jeunes et participer à l'animation paroissiale. Elle est animée au niveau du diocèse, puis chaque paroisse invite les jeunes de son secteur à y participer. Souvent l'entrée en Pastorale des Jeunes se fait par la préparation à la Confirmation, ce qui était le cas sur le secteur (paroisses) où j'étais. Il y avait de 50 à 100 jeunes qui s'y préparaient chaque année. Cette préparation est aussi une occasion de lancement pour proposer aux jeunes, après la Confirmation de s'engager là où ils vivent : quartiers, paroisses... Les engagements proposés sur la paroisse sont divers : catéchèse des petits, animation liturgique, les enfants en mouvements, l'entretien matériel de la chapelle, les œuvres caritatives de la paroisse, etc... Un temps de reprise est proposé soit toutes les trois semaines, soit un weekend, pour relire et faire le point de leur engagement. Par exemple nos paroisses n'ont jamais manqué d'animateurs de catéchèse. Il faut savoir qu'à la différence de la France, en Amérique Latine en dehors de l'Eglise il n'y a rien pour les jeunes. Il y a le foot du quartier, mais pas de musique, pas de cinéma, pas de bibliothèque, pas de judo etc...

### CRD : Le contexte pastoral était donc différent de celui des AEP en France. Néanmoins en quoi cette expérience influence-t-elle votre regard sur les jeunes que vous rencontrez, ici, à Montrouge ?

JCS : Il est vrai qu'en arrivant d'un autre continent avec une autre culture, une autre manière de vivre à tous les niveaux, politique, économique, culturel, on est surpris ! La première chose qui m'a frappé c'est le peu de jeunes présents dans l'Eglise. Alors que, là-bas, dans les eucharisties du dimanche, ils représentent plus de 60 %. La deuxième chose c'est qu'ils sont un peu apathiques dans le sens où ils sont plus consommateurs qu'acteurs.

<sup>1</sup> Voir encadré page 7

<sup>2</sup> Montrouge est une ville de 46.800 habitants dans le sud du département des Hauts de Seine. Sur la commune se trouvent trois collèges, un lycée professionnel, un lycée d'enseignement général. La responsabilité de l'AEP est actuellement confiée à un couple.

La première année, j'ai été surpris par les réactions des Terminales : il faut que ce soit les adultes qui proposent. Et puis ils donnent l'impression d'être dans un autre monde. Cela correspond à une réalité économique: ici, certains ont tout, ou presque, téléphone portable, ordinateur, baladeur... Là-bas ils ont peu de choses. La majorité des jeunes a un travail à mi-temps. Dans les quartiers périphériques où je me suis trouvé c'est une question de survie, car dans les familles il n'y a pas d'argent. Ils font souvent un mi-temps à l'école et un mi-temps au travail (le matin ou l'après-midi ou le soir). Leur expérience, c'est qu'il faut gagner sa vie et la prendre en main sinon rien n'arrivera. Et donc ils sont acteurs, c'est presque une obligation de la société. S'ils ne font pas bouger les choses rien ne se passe.

Je vais vous donner un exemple: dernièrement au titre du MIDADE je suis allé en mission en Haute-Egypte. Là-bas des jeunes m'ont raconté comment, bien qu'adolescents, ils sont acteurs de ce qui se vit autour d'eux. Le pain vendu par les boulangers du village n'était pas mangeable. Ensemble ils sont donc allés trouver les boulangers pour en parler avec eux afin que le pain soit mieux fait et mieux cuit. Dans leur village, les rues ne sont pas goudronnées et devant l'école c'était toujours plein de boue. Ils ont donc demandé au maire que cela soit goudronné au moins là, qu'il soit plus facile pour tous les enfants d'entrer dans l'école. Ils ont également demandé que la lumière soit installée dans le village.

L'analyse que je fais c'est qu'ici la société leur donne beaucoup. Du coup ce qui se passe à côté d'eux ne semble pas les concerner. J'ai l'impression qu'ils ne grandissent pas. Même s'ils vieillissent, ils restent des petits. Ils restent dans le cocon familial même s'ils veulent s'en échapper. Ils y restent parce que là ils ont quasi tout ce qu'ils désirent. De ce fait, ils vivent un peu en marge: il y a leur monde à eux et l'autre monde. Ce que je perçois ici c'est que les jeunes sont peu intégrés dans la société, que ce soit dans l'école, leur quartier, dans l'Eglise. Alors qu'en Amérique Latine, dans les pays où je suis allé, les jeunes ont une double expérience leur vie d'adolescent et leur vie dans le monde du travail.

**CRD : Ce que vous nous dites-là, c'est que la place des jeunes n'est pas la même puisque dès l'adolescence ils sont acteurs de la vie économique. En France, les commerçants accepteraient peut-être une rencontre avec les jeunes mais leur parole, leur avis seraient difficilement entendus. Là-bas les conditions socio-économiques font qu'ils sont acteurs et c'est pour cela que leur parole d'adolescents est entendue. Est-ce bien cela ?**

JCS : Leur parole est entendue car c'est toujours la parole d'un collectif, mais où chacun est reconnu. Ils y vont en groupe. Et puis je dirais que c'est un choix politique. En effet dans les pays où j'ai constaté que les jeunes sont acteurs cela fonctionne bien parce que les institutions elles-mêmes donnent de la place aux jeunes.

Par exemple au Chili, les enfants, les adolescents et les jeunes sont parties prenantes dans les municipalités, ils ont leur mot à dire. Des maires m'ont raconté l'expérience suivante : les enfants et les jeunes ont demandé que soient revus les plans de la cité car il n'y avait pas de place pour eux. Je ne sais pas quels résultats cela a donné au final mais l'architecte a du revoir la place des enfants et des jeunes dans la cité. Au Chili il y a un ministère qui accompagne ces initiatives municipales, ces dernières reçoivent des subventions pour mener à bien leurs actions auprès des jeunes.

C'est peut-être parce qu'on ne leur propose pas de prendre des choses en main que les jeunes sont peu intégrés en France. Il faut leur donner la possibilité de faire l'expérience. Je reviens du Frat de Lourdes. Une chose est frappante, la rencontre avec des témoins est quelque chose qui fonctionne bien. Là, ils rencontrent des personnes qui s'engagent. Mais est-ce que notre société française permet aux jeunes de s'engager, d'être acteurs dès maintenant ? Quels sont les lieux qui les accompagnent dans cette voie ? J'ai l'impression qu'il n'y a pas grand chose à ce niveau, l'Eglise essaie de palier ce que la société n'apporte pas à ce niveau et parfois certaines organisations de quartier.

**CRD : En Amérique du Sud vous avez donc constaté que l'interaction entre la société civile et la société économique permet aux jeunes d'être pleinement acteurs. Ils prennent part à l'économie et la société civile reconnaît cette place dans l'économie. En France vous notez que l'expérience des temps de témoignages vécus dans les grands rassemblements de jeunes est importante. Cela pose, me semble-t-il, de manière générale la question de l'Eglise comme médiation, lieu d'expérience et de proposition. Diriez-vous que l'Eglise est un ferment d'engagement et si oui comment ?**

JCS : En Amérique Latine l'histoire fait que l'Eglise est un ferment d'engagement. Par sa parole elle invite à regarder les lieux où Dieu est présent, à lire dans la vie de tous les jours comment Dieu agit et ensuite comment devenir soit même acteur. Peut-être ne le faisons-nous pas assez en Europe.

Quand je suis parti de France, j'avais surtout une expérience en JOC, en ACE et, je dois le reconnaître, je gardais une mauvaise image des AEP. J'ai été très surpris à mon retour en France de voir qu'à l'aumônerie il y avait ce désir de les rendre acteurs, de leur faire percevoir que leur foi pouvait les rendre capable de faire... Dans tout ce qui leur est proposé ici nous avons le souci avec le couple responsable de les aider à regarder la réalité qu'ils vivent afin de pouvoir en être acteur et non pas de la subir.

Récemment un jeune de Terminale est venu me raconter comment ce qu'il vivait à l'aumônerie lui avait donné de l'élan pour oser faire des choses : d'abord devenir animateur à l'aumônerie, puis proposer ses services à la paroisse et finalement cette année délégué de classe.

Je pense qu'en France, il y a une ambiance d'insécurité face à l'avenir qui ne porte pas les jeunes. Ils ne se projettent pas puisque même les diplômes ne sont pas une garantie. Ils vivent dans le temps présent. Là-bas aussi ils vivent dans le présent mais le présent les oblige à vivre des choses. C'est moins le cas ici.

Je crois que la vie chrétienne c'est cela. C'est vivre pleinement l'aujourd'hui. Demain je ne sais pas encore, hier c'est passé mais Dieu me donne de vivre aujourd'hui et cet aujourd'hui doit me permettre de m'engager là où je suis. Nous pouvons aider nos jeunes à chercher comment vivre pleinement l'aujourd'hui. Etre acteur de sa vie cela se construit. Je constate qu'aujourd'hui les jeunes sont très ouverts sur l'humanitaire. Ils ne restent pas indifférents quand on leur fait voir quelque chose qui les bouscule, on décèle alors comme un besoin d'ouverture, de faire. Qu'est-ce que cela signifie? C'est comme si il leur manquait quelque chose. Quoi exactement je ne sais pas le dire, mais je crois qu'il faut savoir mettre le feu aux poudres.

Il faut les aider à exprimer et analyser ce qu'ils ressentent. Cela aussi je l'ai expérimenté au Frat de Lourdes, dans mon carrefour sur le temps de la relecture. Je les ai fait écrire, pour que cela ne reste pas du bla-bla, des idées. Je leur ai demandé : concrètement qu'est-ce qui vous a fait grandir ? Et maintenant qu'est-ce que vous allez faire pour...dans vos aumôneries par exemple. Et là, la difficulté vient. Leur réflexion reste au niveau personnel. On retrouve une caractéristique de cette fameuse sécularisation. La foi est personnelle: ils n'osent pas manifester qu'ils sont croyants...

**CRD : Revenons sur ce que vous a confié le jeune de Terminale. Ce qu'il dit c'est que c'est bien l'expérience vécue à l'aumônerie qui lui a donné de l'élan. Je retiens également votre phrase: « être acteur cela se construit ». Est-ce que cela ne rejoint pas votre réflexion sur l'engagement des jeunes dans l'humanitaire ? Je m'explique: est-ce que cela ne signifierait pas qu'un même jeune peut être individualiste et capable d'altruisme.**

**Il est individualiste parce qu'il est de son temps comme on dit: il vit dans la société actuelle et en même temps il y a en lui cette capacité de s'engager pour l'autre. Vous employez même le mot besoin pour caractériser cette attitude.**

**La mission de l'aumônerie est donc de prendre en compte cette dimension de la construction d'un jeune aujourd'hui. Il faut qu'elle soit un lieu où le jeune fait l'expérience qu'il est acteur de sa vie là où il vit. Et il ne s'agit pas d'une simple formation humaniste. Comme vous le dites c'est faire l'expérience de la vie chrétienne. Le rôle de l'animateur est de l'accompagner en l'aidant à exprimer et analyser ce qu'il vit, ce qu'il ressent.**

**Nous avons parlé de la place des jeunes dans la société. Que diriez-vous de leur place dans l'Eglise ?**

JCS : C'est vrai qu'on entend souvent la rengaine: « *les jeunes vous les avez dans les aumôneries, dans le scoutisme mais ils ne sont pas dans les paroisses* ». Mais quelle place leur laissons-nous ? Sommes-nous capables dans nos paroisses de nous laisser bousculer par les jeunes même si cela ne nous plait pas ? Aujourd'hui dans notre Eglise croyons-nous qu'un enfant, un jeune peut-être acteur d'évangélisation ? Qu'à travers ce qu'il fait, ce qu'il dit aujourd'hui, il peut annoncer le royaume ? Que cela a autant de valeur que ce que fait un adulte ? Les jeunes perçoivent que ce n'est pas le cas.

Une fois encore je reviens sur le Frat de Lourdes. Dans le dernier carrefour, je leur ai demandé ce qu'ils retenaient des célébrations en diocèse et dans la basilique. J'ai eu la surprise d'entendre de la part des neuf jeunes présents que dans les célébrations en diocèse c'était la même chose que dans leur paroisse. Ce qu'ils veulent dire exactement je ne sais pas bien...

Dans les quartiers où j'étais en Amérique Latine, la Pastorale des Jeunes est toujours représentée par des délégués dans les conseils pastoraux. Dans certains lieux les curés demandaient même à des enfants de représenter leur quartier. Comment se fait-il que dans les conseils pastoraux, ici, il n'y ait que des adultes ? Je crois qu'il nous faut chercher encore en France. Nous voulons bien leur laisser une place mais ils ne sont pas présents lors des choix et des décisions.

En Amérique Latine toutes les messes sont animées par la Pastorale des Jeunes. Parce que les gens pensent que c'est à eux de le faire même si ce n'est pas parfait, parce qu'ils chantent, ils dansent. Il est vrai qu'il y a une culture musicale là-bas qui fait que tous les enfants et les jeunes savent chanter. La chorale est toujours une chorale de jeunes avec seulement quelques adultes. Les enfants et les jeunes ont leur place dans la liturgie beaucoup plus qu'ici. Dans le diocèse de Santa-Cruz où je me trouvais, il y a eu un synode diocésain pendant trois ans. Et pendant ces trois ans l'évêque a pris soin de relancer les jeunes pour qu'ils y aient des délégués à chaque session. Cela change les choses car ils deviennent porteurs eux-aussi du projet diocésain.

Comme je l'ai déjà dit, j'arrive d'une tournée au Moyen-Orient pour le MIDADE. Et bien les jeunes ont vraiment leur place. Actuellement ceux du Liban à leur niveau préparent le synode des évêques du Moyen-Orient. Les jeunes sont consultés et des délégués sont invités.

**CRD : Finalement vous dites que c'est parce que nous ne les attendons pas réellement que les jeunes ne s'engagent pas, ne sont pas acteurs. Il ne suffit pas de leur demander leur avis ou leur aide pour qu'ils se sentent partie prenante. Pour être acteur, il faut être porteur du projet. Il faut savoir que si je ne participe pas le projet ne se fera pas. Ce qui implique de pouvoir participer pleinement aux choix et aux décisions.**

**Il me vient une autre réflexion en vous entendant. Vous avez dit « être acteur cela se construit ». Or nous n'avons pas vraiment ou peu cette culture de la participation des jeunes eux-mêmes aux instances de décisions qu'ils soient lycéens ou collégiens. Le plus souvent nous les consultons et c'est un adulte qui rapportera leurs paroles.**

**Et pourtant une fois entrés dans le monde étudiant ou celui des jeunes professionnels, en tous cas à leur majorité, ils seront sollicités pour être acteurs. Nous avons donc à l'aumônerie une réelle responsabilité éducative à cet égard. Pouvez-vous nous dire ce qui vous semble important pour éduquer les jeunes à la responsabilité ?**

JCS : Je dirais qu'il faut les laisser faire au sens évangélique comme Jésus. Il faut avoir confiance. Dieu nous fait confiance dans la vie, dans la foi je découvre cette confiance et j'apprends alors à Lui faire moi aussi confiance et oser faire des choses avec Lui. C'est vrai Dieu nous fait une totale confiance pour la création, pour la construction du Royaume. Il ne vérifie pas si nous sommes prêts. Il faut permettre aux jeunes d'expérimenter cette confiance.

Un exemple récent: avant de partir à Lourdes nous avons rédigé une charte et il fallait mettre des mots. A la fin du tour de table, j'ai constaté qu'il manquait le mot confiance. Les jeunes ne voyaient pas pourquoi. Nous leur avons alors expliqué que nous les responsables, nous allions leur faire confiance au cours de ces quatre jours. Le lendemain du retour, j'ai rencontré une maman qui m'a confié que cela avait frappé sa fille : au cours des quatre jours, elle a découvert ce que pouvait signifier le mot confiance. Il ne s'agissait plus d'un mot abstrait.

Au Sri-Lanka, un pays en pleine guerre en avril 2009, des évêques m'ont dit faire confiance aux 14-17 ans pour être porteurs de paix. C'est sur eux qu'ils s'appuient. J'ai perçu la même chose dans les Eglises Melkites. Je les ai vus travailler avec les enfants palestiniens dans les camps de réfugiés. Ce qu'ils m'ont expliqué c'est que ces enfants sont totalement pris par la peur avec la guerre. Il faut donc leur apprendre la confiance, qu'ils redécouvrent en eux cette confiance ; que le chemin de l'Amour est possible et que c'est lui qui est porteur de paix.

Il me semble qu'ici tout devient trop intellectuel parce que nous avons déjà tout. En arrivant ici on voit qu'il y a un danger: que la foi devienne une foi de la tête et non pas une foi où le cœur est présent.

En Amérique Latine dans nos rencontres avec les jeunes on n'est pas là pour prouver l'existence de Dieu. Notre démarche est que nous croyons qu'Il existe, ce qui est difficile c'est de découvrir réellement comment Il est acteur dans notre vie.

Actuellement ici à l'aumônerie notre question est : comment permettre à chaque jeune de faire l'expérience d'une rencontre avec quelqu'un qui peut le motiver, lui donner de la joie, l'aider à vivre pleinement l'aujourd'hui ? Ce quelqu'un c'est Jésus-Christ.

Entretien du Père Jean-Claude Seguin  
Propos recueillis par Anne-Dominique ANTETOMASO  
pour le CRD, Mai 2010.

### Qu'est-ce que le MIDADE ?

Le MIDADE (Mouvement International D'Apostolat Des Enfants) est un mouvement d'éducation, d'action et d'évangélisation. Il est présent dans une cinquantaine de pays en Afrique, Amérique Latine, Asie et Europe et rejoint plus de deux millions d'enfants et adolescents de tous milieux sociaux, culturels, ethniques et religieux. Ils ont entre 5 et 16 ans. Le mouvement s'engage tout particulièrement avec les enfants de milieux populaires, en situation de pauvreté et d'exclusion.

Quelles que soient leurs situations le MIDADE croit et est témoin de la capacité des enfants à construire un monde plus juste. Accompagnés par un jeune ou un adulte qui s'engage avec eux, les enfants s'organisent en groupe. Ils expriment ce qu'ils vivent et agissent pour transformer les situations qui ne leur permettent pas de se développer.

Le MIDADE reconnaît les enfants comme acteurs et citoyens à part entière. Il leur permet d'agir pour améliorer leurs conditions de vie, pour défendre leurs droits, pour être acteurs de leur vie et de leur environnement. Et par leurs actions, les enfants annoncent et sont témoins de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ.

[www.midade.org](http://www.midade.org)